

# SOUVENIRS 3 – MES UNIVERSITÉS : SHERBROOKE (1968-1970)

PIERRE TRÉPANIÉR

Mémoire ah mémoire ombrée comme une vieille armoire  
Chaque heure qui te rejoint t'ouvre un peu plus  
à l'heure de demain

... ..  
Ainsi donc encore une fois j'écoute la rumeur du fleuve et  
je me souviens que cette eau saigne d'une très  
ancienne blessure

... ..  
C'est donc cela notre racine et notre héritage un frisson  
d'aise sous l'œil de Dieu le soleil sur l'épaule  
comme une main de femme

... ..  
Aussi je t'accueille mémoire et j'écoute ta voix monter dans  
notre dos comme un soleil qui donne de l'ombre

(Jacques Brault, *Mémoire*, Paris, Grasset, 1968.)

Si le Primaire m'a donné le goût de l'histoire et le Secondaire, du latin, l'Universitaire m'a introduit dans la *cella*, le *mithreum* de la philosophie. Le mot n'est pas trop fort car elle représentait à mes yeux de néophyte la religion à mystères de la raison, dont j'attendais naïvement la révélation de la Transcendance et, par cette dernière, une espèce de salut laïque.

J'ai aussi vécu les deux années de mon séjour à l'Université de Sherbrooke dans une sorte d'exaltation nationaliste. En septembre 1968, la mort subite de Daniel Johnson m'a atterré. Mais l'espoir politique a pu renaître quand, en octobre, le Parti québécois a succédé au Mouvement Souveraineté-Association. Dans l'effervescence révolutionnaire du combat pour l'affranchissement de ma nation, à mes yeux communauté ethnique et culturelle qui me définissait en bonne partie, s'ouvrait une voie moins désespérée que la violence du Front de libération du Québec. Malgré son marxisme et son mimétisme romantique et dystopique des luttes de décolonisation en Afrique et en Amérique du Sud, je n'arrivais pas à condamner le FLQ, dont l'agitation avait pour moi une certaine dimension positive : il claironnait, dangereusement sans doute, le réveil du peuple. On a peine à s'imaginer l'espoir de libération nationale qui gonflait alors nos cœurs et galvanisait nos volontés. Chez moi, il occupait toute la place de sorte que la contestation post-Mai-68 me paraissait une futilité, et j'ai refusé de donner dans ce panneau. J'étais contre les grèves étudiantes. Loin de sa famille et de son milieu, l'adolescent devenait peu à peu un homme.

Une sourde colère grondait sous la surface et la crevait de temps à autre. Ainsi le 31 octobre 1969, une manifestation monstre à Québec, devant l'Hôtel du gouvernement, réunissait quelque 20 000 militants pour la promotion du français, au rang desquels un de mes amis et moi-même n'étions pas les moins convaincus. Nous protestions contre la Loi 63, par laquelle le premier ministre Jean-Jacques Bertrand voulait confirmer aux parents le libre choix de la langue d'enseignement de leurs enfants. Autant dire qu'on entendait angliciser davantage la région de Montréal et en particulier les Italo-Québécois.

Si le PQ battait la marche vers la souveraineté, démocratiquement et pacifiquement, le FLQ assumait courageusement toute la violence de ces années. Même les policiers et les pompiers de Montréal bravaient la loi et se lançaient dans une grève illégale le 7 octobre 1969, occasion de désordres, d'actes de vandalisme, d'émeutes. Devant le chaos qui s'était abattu sur Montréal, les autorités demandèrent l'aide de l'armée. Je sentais obscurément que le Québec avait besoin des deux, du PQ et du FLQ, en dépit de l'arme de la terreur urbaine que ce dernier brandissait depuis 1963 et des bavures dramatiques qui avaient marqué son parcours. Dévoyés par leur idéologie, les felquistes étaient quand même des héros, qui mettaient leur peau au bout de leurs idées et tenaient fermement la chaîne qui allait de la Révolution avortée de 1837 jusqu'à notre époque. Ils criaient au pouvoir « anglais » d'Ottawa de nous prendre au sérieux. Quand, étudiant à l'Université d'Ottawa, j'ai appris, le 17 octobre 1970, le meurtre absurde de Pierre Laporte, je me suis mis

## SOUVENIRS D'UN HISTORIEN ENRACINÉ

à pleurer. À court terme, la Crise d'Octobre n'aura réussi qu'à tuer un Canadien-français, un Québécois, qui était en même temps le ministre le plus nationaliste du gouvernement Bourassa. Quel gâchis ! J'en tiens responsable l'option doctrinale du felquisme et toute la gauche socialiste qui au fond ne considéraient l'indépendance que comme le moyen de hisser le marxisme au pouvoir. Si l'indépendance avait été première, on n'aurait pas enlevé Pierre Laporte.

Le malaise que suscitait en moi la pensée felquiste se renouvelait quand je prenais connaissance de celle du PQ et de René Lévesque. Leur souveraineté-association ne me satisfaisait pas, je voulais l'indépendance ; j'acceptais pourtant de les suivre, faute de mieux. Ils étaient moins nationalistes que libéraux-nationalistes. La social-démocratie dans sa version québécoise, telle était leur but premier. René Lévesque était populaire ; là était sa force. Il ne projetait pas l'image d'un chef décidé et sûr de lui, comme Pierre Trudeau, mais celle d'un homme ambivalent et tourmenté, quoique plein de générosité et de bonne volonté. Sa doctrine — un bricolage idéologique trop peu innervé par la tradition et la religion nationales — manquait de hiérarchie et de de fermeté ; elle était brouillonne comme son auteur. *Option Québec*, sorti des presses en janvier 1968, n'en reste pas moins un manifeste essentiel.

Ainsi, à 19, 20 ans, quand je parvenais à me détacher de ma petite personne, voilà ce qui occupait ma raison et ma volonté : la double quête du Sens, que je quémandais à la philosophie, et de la liberté nationale, que j'attendais de la politique.

On peut dire que l'année passée au Séminaire de Sainte-Thérèse (1967-1968) fut déterminante. Je fis le choix définitif d'une carrière : le professorat. À mon départ, mon orientation future restait néanmoins un mystère. L'enseignement étant la seule carrière qui me semblait immédiatement accessible, j'ai pris la ferme résolution de me consacrer tout entier à mes études et de décrocher une maîtrise et peut-être un doctorat le plus tôt possible, sans interruption. Il me tardait de conquérir mon indépendance financière pour « vivre ma vie » et attirer l'attention d'une fille. Je ne pensais pas encore au mariage, qui, pour tout dire, me donnait la frousse.

Mais quelle discipline choisir ? Je me cherchais encore, j'étais écartelé. Le latin et la philosophie concurrençaient l'histoire et la littérature. En entrant à l'Université de Sherbrooke en septembre 1968, j'ai décidé d'accumuler des crédits en vue d'une possible licence latin-grec. Mais j'ai bientôt déchanté : les classes étaient vides, souvent deux ou trois étudiants, toujours moins de dix. Informations prises, je compris que grondait une insurrection contre les humanités classiques ; la crise du latin dans l'enseignement secondaire était déjà perceptible ; persévérer dans cette direction équivalait à choisir le chômage. Je renvoyai chez eux Grecs et Romains. Je me composai un programme fait de philosophie, de français et d'histoire. Mais, j'avais les yeux de Chimène pour la philosophie. Voici comment et pourquoi cette passion naissante risquait de me détourner à jamais de Cléo.

C'est le Séminaire de Sainte-Thérèse qui m'a révélé la philosophie. Je serai toujours reconnaissant au professeur qui m'y a initié. André Lebeuf était encore jeune. Il n'enseignait pas la philosophie comme on donne des leçons de géométrie ou de lépidoptérologie. On sentait que, pour lui, toute la vie était engagée dans

cette discipline. C'était une question de vie ou de mort. Il lui est arrivé de nous convier, quelques camarades et moi, à prolonger la discussion autour d'un pichet de bière... ou deux. La découverte du philosophe Carl Jaspers me jeta dans une sorte de ferveur. Sa thématique de l'authenticité et de la Transcendance me semblait empoigner, pour ainsi dire, tout ce qui avait vraiment compté pour moi à l'adolescence au point de vue existentiel et intellectuel. Je pouvais mettre des mots sur mon tourment et ma délectation. Jaspers invite à déployer toutes les ressources de la raison, dont il ne conteste ni la richesse, ni la puissance. En même temps, il insiste sur l'impératif d'accéder à un au-delà de la raison échappant à la conceptualisation et indissociable de l'existence humaine authentiquement vécue. On le catalogue parmi les existentialistes. Je crois bien qu'il n'aimait pas cette étiquette. André Lebeuf a abandonné prématurément l'enseignement pour fonder l'Auberge de la paix à Québec, sorte de refuge pour les jeunes.

À l'Université de Sherbrooke, certains professeurs de philosophie ne m'ont pas laissé d'impression durable. Je n'en dirai rien. Un coopérant français du nom, je crois, de Bernard Bachelet m'intriguait. Il nous parlait très honnêtement de Descartes et de ses *Méditations* ou encore de Marx et de son *Manifeste du Parti communiste*, de leur apport respectif à la pensée occidentale. Je sentais obscurément qu'un filigrane courait dans son cours, mais j'étais dépourvu de la culture philosophique qui m'aurait permis de l'identifier. Et puis, était-il lui-même conscient, à ce moment, vers quels auteurs, quel monde intellectuel pointait son discours ? Plus tard, pour me reposer de mes recherches en archives en vue de ma thèse de doctorat, je lirai *L'Homme unidimensionnel* de Marcuse. Je découvrirai alors le freudo-marxisme de l'École de Francfort, le plus puissant dissolvant de ce qui restait de la civilisation occidentale. Était-ce là la clef de l'énigme ? J'ai honte de le confesser, mais la pensée de Marcuse m'a un temps fasciné, sans doute par sa condamnation du totalitarisme non-terroriste de la société industrielle, qui asservit le peuple en écrasant le principe de plaisir sous le poids du principe de réalité. Cette société consumériste confisque l'exultation des corps au profit, par exemple, de l'industrie pornographique, garrottant toute velléité de révolte. Jouir sainement sans retenue et sans remords est un acte révolutionnaire. « Passons, glissons, ne nous attardons pas », pour reprendre l'un des tics langagiers de mon excellent professeur d'histoire moderne, Lucienne Cnockaert.

Le professeur Laurent-Paul Luc (1941-2014), spécialiste de Hegel, était une tout autre sorte d'animal. Il était d'une causticité intimidante. Certaines de ses leçons étaient un véritable feu d'artifice. Je garde le souvenir d'une exécution de Teilhard de Chardin, maître à penser d'un certain catholicisme, qu'il condamnait pour son absence de rigueur méthodologique, la confusion qu'il entretenait entre la science, la philosophie et la théologie. Après cet abattage, comment prendre au sérieux le plaidoyer pour Teilhard du Père Henri de Lubac ? J'ai toujours regretté que, dans ses *Chemins de l'avenir*, essai destiné à la jeunesse, Lionel Groulx, que j'admire tant, cite cinq fois Teilhard, avec à peine une réserve sur la notion de surhumanisation. Il reproduit sans sourciller ce passage : « [...] les horizons illimités de l'effort humble et ignoré qui peut, si l'intention est pure, ajouter à la perfection du Verbe incarné, un élément de plus, élément senti par le Christ et associé à son immortalité. » Mais c'est du panthéisme plus ou moins hégélianisant ! Dieu, qui reste en quelque sorte évolutif, se réalise, se perfectionne, prend conscience de lui-même par l'intermédiaire de ses créatures rationnelles. Comment Groulx n'a-t-il pu apercevoir l'hétérodoxie d'une telle idée, lui qui détenait un double doctorat

de théologie et de philosophie d'une université romaine ?

Au professeur Jean Goulet, je vouais respect et admiration. De formation thomiste à la base, c'était un spécialiste de Bergson et de Herbert Spencer. Cette alliance me paraissait séduisante. Je l'aurais volontiers choisi pour maître. L'apprenti historien n'a pas autant besoin d'un maître au sens plénier du terme que l'apprenti philosophe, dont le royaume est intérieur à son être profond dans sa genèse et dans son destin, tandis que celui de l'autre est extérieur et tourné vers l'être collectif du passé. La rumeur courait qu'il était malade ; je n'osais pas le déranger. J'ai eu tort, je suis sûr qu'il m'aurait fait bon accueil. Il représentait à mes yeux en philosophie ce qu'avait été pour moi l'abbé Charles Lambert en spiritualité : un guide attentif. Il a enseigné jusqu'à l'extrême limite de sa vie, achevée dans la souffrance d'une longue et cruelle maladie. Il est mort le 10 février 1979 à 59 ans.

Si j'avais persévéré en philosophie après mon baccalauréat, je lui aurais certainement demandé de me diriger. C'était un sage. Son enseignement était respectueux, mais sans complaisance. Il s'intéressait vraiment à ce que nous pensions, à ce que nous exprimions, s'efforçant de nous amener plus loin. La métaphysique, pour lui, était une aventure profondément humaine. Comme pour le professeur Lebeuf, avec sans doute plus de maturité, il considérait et nous faisait sentir qu'elle engageait la vie. Devant la quête métaphysique, la personne est à la fois seule et membre d'une communauté qui se déploie dans le temps et dans l'espace, celle de tous les chercheurs de Vérité et de Sens. La solitude de l'acte philosophique vient de ce qu'il est libre et que chacun doit juger par soi de ce qu'il doit accueillir ou récuser. L'illusion est de tenter d'éradiquer le mystère. On ne pourra jamais tout dire de la totalité, mais on peut toujours en dire quelque chose de valable. C'est la dialectique du trop et du trop peu, qui s'applique à tous les domaines de prospection : la Nature, l'Homme, la Transcendance. Comme Pascal, mon professeur croit qu'on ne doit ni exalter inconsidérément l'homme et son projet, ni les diminuer injustement. La Nature ne se sait pas et ne peut se dire. Tel est le magistère de l'homme : savoir et dire. Le discours métaphysique se dénature s'il oublie son originalité irréductible et confond philosophie et science au sens expérimental. Au cœur de la métaphysique, à la fois raison et volonté, se tapit la révolte, la vraie révolte, qui est le refus de l'absurde. Toutes ces paroles que je plagie sans vergogne, je les buvais, avec la conviction que je prolongeais, que j'approfondissais le dialogue engagé avec le professeur Lebeuf et avec Jaspers.

Mon goût pour l'histoire était soumis à rude épreuve. Ma mémoire ne me livre aucune explication de mon option finale pour l'histoire, autre que la maladie de monsieur Goulet. Je peux conjecturer, après coup, que je trouvais plus rassurante la positivité de l'histoire par contraste avec la mobilité et le clair-obscur de la métaphysique. Si tel était le cas, c'était sinon lâcheté, au moins solution de facilité.

Le département d'histoire m'impressionnait moins que celui de philosophie. Pourtant, finalement, je deviendrai historien en m'inscrivant à l'Université d'Ottawa pour y obtenir une maîtrise et un doctorat. À bien y penser, le nationalisme a sans doute beaucoup à voir dans cette décision, quelque chose comme cette réflexion de Normand Renaud : « Nous allons devoir apprendre à mieux nous y prendre pour nous enraciner et durer. Or, je devine qu'une partie du secret du dur désir de durer, c'est peut-être de savoir rappeler les sentiers par où le passé nous a menés et les personnages plus grands que nature qui les ont ouverts. [...] Avec une semblable force de volonté aujourd'hui, de quoi serions-nous capables ? » (*Le salut*

*de l'arrière-pays* Sudbury, Éditions Prise de parole, 2010, p. 34). Épouser cette conception de l'histoire, c'était me préparer des années tourmentées et m'attirer le mépris de collègues, qui allaient bientôt honnir et dévaluer l'École historique de Montréal (Groulx, Séguin, Frégault, Brunet).

En histoire de l'Europe, quatre professeurs surtout m'ont beaucoup appris. À mes yeux, le médiéviste J.-Martinez De Bujanda incarne à lui tout seul l'érudition historique. Quel puits de science et quelle rigueur intellectuelle ! N'eût été son fort accent espagnol, il aurait été le professeur parfait. Jean-Pierre Kesteman, plus décontracté, nous guidait dans les complexités de l'antiquité gréco-romaine. Lucienne Cnockaert, accorte Flamande quelque peu sur le retour, aussi savante qu'originale, nous enseignait l'histoire moderne de sa voix flûtée. Elle parlait avec sensualité de la qualité des draps flamands et avec piété des maîtres de la *Devotio moderna*. En histoire contemporaine, je retiendrai toujours les leçons de Jean-René Chotard sur le phénomène révolutionnaire et sur les relations internationales.

Jacques Gougeon, le mal-aimé du département, occupait la chaire d'histoire des États-Unis. À tort ou à raison, il me faisait l'effet d'un playboy. Cela ne l'empêchait pas de connaître sa matière. Mais il n'était pas aimé parce qu'il imposait à ses étudiants une impressionnante liste de lectures — des œuvres de grands historiens américains dans la langue originale — et qu'il ne voulait rien savoir des manuels. Dans ses cours, il fallait jouer son va-tout à l'examen de fin de trimestre qui valait cent pour cent de la note. Pour ma part, j'ai beaucoup aimé ce cours difficile, parce que la lecture ne me faisait pas peur et peut-être aussi parce que j'y ai obtenu la note mirobolante de 90%. La carrière de ce professeur à l'université de Sherbrooke a été écourtée.

En histoire canadienne et québécoise, rien de transcendant. André Lachance, grand spécialiste de la justice en Nouvelle-France ne donnait pas sa pleine mesure en raison de sa timidité. Jean-Guy Lavallée, un autre original, chargé de l'histoire du Bas-Canada, professait une admiration amusée pour les roueries de Lionel Groulx qui, en raison de son nationalisme et de ses audaces, avait testé les limites universitaires et cléricales de la liberté d'expression de son temps. Ainsi des événements de 1837-1838 à propos desquels Groulx est allé aussi loin que possible pour dédouaner, excuser les Patriotes. Le professeur Lavallée, à l'ironie tantôt souriante, tantôt mordante, s'exprimait en un français très pur et avait les manières policées d'un autre siècle. En sa présence, nous étions naturellement portés à l'imiter.

À l'Université de Sherbrooke, j'ai retrouvé deux camarades du Séminaire Saint-Michel, tous deux à la faculté des sciences physiques et mathématiques, tous deux gros travailleurs : Claude Bordeleau et Jean-Claude Girard. J'ai partagé une chambre en résidence avec ce dernier, étudiant irréprochable, croyant édifiant et sincère, plus sage que moi. Sans sermon, par son seul exemple, il me rappelait à mon devoir.

Telles ont été mes deux années sherbrookoises, décisives dans mon existence, ma carrière et mes convictions politiques. Je ne me les remémore pas sans nostalgie, mais je n'aurais pas voulu les éterniser. Une autre étape m'attendait.